

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 3. Chapitre VII

Deux heures après, dans le train qui me conduisait vers ma province, je pensais à cette nouvelle Thérèse qui était comme le symbole de toute la perfectibilité de notre race, et je me répétais :

- *Si on pouvait savoir d'avance !*

Mais, bah, ors ne peut jamais défaire ce qui est fait, ni revivre ce qui est vécu. Les autres n'agissaient-ils pas avec moi avec la même désinvolture ? Maria, par exemple ... Il n'y a qu'à se modeler sur les circonstances et entre plusieurs maux choisir le moindre ... quand on peut choisir.

Etranges antinomies ! Je ne faisais ce voyage que pour jouer devant Maria Blanco une scène analogue à celle que Thérèse Rivas venait de jouer devant moi. N'y allais-je pas, en effet, uniquement pour lui jeter à la figure son manque de parole, et affirmer ma supériorité de mâle en lui déclarant que j'avais manqué à mon engagement avant elle, en me fiançant à Eulalia Rozsahegy ?

Je crois que je n'ai jamais fait une série aussi grande de sottises et de folies, à tel point que son souvenir me cause encore

une douleur âpre. Le succès de toutes mes entreprises m'avait aveuglé, et mon orgueil croissait d'autant plus qu'en réalité ma situation intellectuelle, sociale et politique à Buenos Aires était plutôt moyenne. Je sentais, instinctivement, malgré les adulations et les succès, qu'on faisait peu de cas de moi, moins peut-être que je le méritais en réalité, car, modeste à part, je suis assez au-dessus de la moyenne de mes contemporains. Cela explique l'exaspération de mon amour-propre ...

Je tombai comme une bombe chez Blanco. C'était l'après-midi. Dans la vaste salle où semblaient faire naufrage les vieux et pesants meubles provinciaux, près de la fenêtre, et travaillant à la broderie d'un mouchoir, Maria était assise. Devant elle, un homme : Vazquez.

Je sentis le sang m'affluer à la tête mais, faisant un effort désespéré pour me contenir, je m'approchai de la jeune fille avec un rire sardonique, feignant de ne pas voir Vazquez, tranquille et grave, et sans voir, en réalité, le vieux Blanco, qui était dans l'ombre.

- *Maurice !* – s'écria Maria sur un ton de satisfaction candide qui me surprit.
- *En personne* – dis-je, en m'inclinant avec une révérence exagérée –. *Je brûlais du*

*désir de vous saluer, mademoiselle.*

Et, pivotant rapidement sur les talons, je me retournai vers Vazquez et lui dit, provoquant :

- *Et toi aussi !*

Je vis alors don Evaristo qui venait de se lever et me tendait affectueusement la main. Cela me déconcerta un peu, retardant l'explosion de ma rage.

- *Monsieur Blanco ...*

Il y eut un silence, parce que nous sentions tous que la situation était violente. Je repris courage pendant cet intervalle et dit :

- *J'ai voulu venir personnellement vous annoncer mon prochain mariage avec Eulalia Rozsahegy, une des ...*

Trois exclamations, deux de surprise, une d'angoisse, m'interrompirent. Je vis que Maria était devenue très pâle et qu'elle était sur le point de s'évanouir. Les deux hommes, muets et immobiles, nous regardaient tour à tour.

Subitement, Maria Blanco se leva tout d'une pièce, fit un pas vers moi, me regarda dans les yeux et dit avec effort « *Beaucoup de bonheur* » et sortit comme une somnambule.

Don Evaristo se lança vers moi, mais Pedro l'arrêta, me saisit par le bras, et

me fit sortir de la salle en disant au vieux :

- *Laissez ... Tout s'arrangera ... s'arrangera ...*

Quand nous fûmes dans la rue :

- *Qu'as-tu fait ? – me demanda-t-il.*

- *Mon devoir. J'ai lu la nouvelle.*

- *C'est une infamie, une plaisanterie de village, une calomnie pour te mettre en fureur et faire tort à Maria. Tu n'as pas reçu sa lettre ?*

- *Non ! Prétends-tu te moquer de moi ?*

- *Maurice ! Quel malheur ! C'est une perfidie ! Je te jure que jusqu'à aujourd'hui je n'étais, pas revenu dans cette maison. Ils se sont joué de moi, de toi et de Maria. Pauvre Maria ! Si tu m'as trouvé là, aujourd'hui, c'est parce que je suis venu de Los Sunchos, où j'étais allé chercher le moyen de châtier cette infamie et d'éviter ses effets désastreux ! Crois-moi, ou ne me crois pas, je ne fais que te dire la vérité. C'est une canaillerie sans nom. Tu te tais ? Pourquoi ne dis-tu rien ?*

- *Il est trop tard – répliquai-je –. Je te crois, mais il est trop tard.*

- *Comment ! Tes fiançailles, c'est vrai ?*

- *On ne peut plus vrai. Et je ne sais pas*

*comment tout cela peut s'arranger ...*

Il se tut un long moment et, finissant par hocher la tête, sans douleur, sans joie, il dit, comme répondant à ma dernière phrase :

- *Moi si.*

- *Et moi également !* – m'écriai-je, en riant d'un rire forcé et haussant les épaules.

Et, le quittant au coin d'une rue, j'ajoutai avec nonchalance :

- *Beaucoup de bonheur, comme dit Maria !*

Il resta tout étonné et je m'en allai sans tourner la tête.

Mon mariage, plusieurs mois plus tard, fut un grand événement mondain dans la capitale de la République. La bénédiction fut donnée par un des princes de l'Eglise que j'avais été solliciter sur la demande de mon beau-père qui désirait me voir en bons termes avec le haut clergé :

- *La foi est une des colonnes les plus robustes de la société – pensai-je –, et quand, à Los Sunchos et dans la capitale de ma province, je voulus m'écarter d'elle et l'attaquer, je ne voyais pas que j'attaquais mes propres intérêts,*

*ma propre personnalité. Depuis, quand je me réconciliai avec l'Eglise, je ne le fis pas avec toute l'intensité, toute l'exagération que je devais, je continuai à rester indifférent, sauf dans les apparences. Maintenant, il faut réagir et revenir sur ses pas. Le peuple a besoin d'une discipline nous en avons une toute faite. Aucune n'est plus facile ni plus efficace que la religion. Maire, d'accord avec le curé, je ferais de mon village ce qui me plairait. Gouverneur, je ferais avec l'évêque ce que nous croirions nécessaire. Président, je ferais avec l'archevêque ce qu'il nous plairait.*

Et j'allai rendre visite à Monseigneur pour le prier de nous donner la bénédiction nuptiale. Je fus surpris en le voyant. C'était un homme à l'air sensuel et débauché, au teint terreux et plein de verrues, la lèvre inférieure grosse et tombante, les yeux petits, mobiles et humides, nez camard et épaté, un descendant de mulâtre, aurait diagnostiqué Madame Gertrude. Son histoire était vulgaire.

Simple curé de village et rédacteur d'un journal catholique de sa province, il avait fait campagne pour un candidat au poste de Gouverneur qui, plus tard, avait récompensé ses services en le faisant aller à Buenos Aires. L'aide officielle lui avait facilité son avancement à la cour de Rome, en même temps qu'elle lui avait donné une grande influence dans la société de la capitale. Il s'était employé spécialement à conquérir les familles patriciennes, par le truchement des femmes, et il avait obtenu de brillants résultats dans cette entreprise. On le voyait partout, dans les salons, au chevet des moribonds illustres, aux fêtes officielles, et c'était lui qui bénissait l'union des favorisés du nom et de la fortune, lui qui baptisait les futurs potentats.

- *Qui est le parrain ? – me demandait-il.*
- *Le Président de la République.*
- *Ah bon ! très bien ... Et la marraine ?*
- *Ma tante Monica Vallmitjana. Vous savez, monseigneur, elle est de l'illustre famille catalane qui ...*
- *Ah ! Une dame paralytique ?*

- *Elle-même.*
- *Bien ! Allez en paix, mon fils ! J'aurai le plus grand plaisir à vous marier ... Et je dirai quelques mots à la cérémonie...*

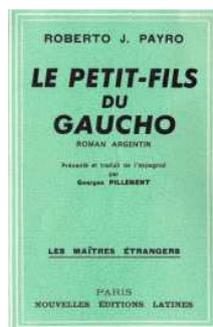
Le jour de notre mariage, la grande nef centrale de l'église métropolitaine était pleine de la société la plus choisie, et le luxe qui s'y déploya fit sensation.

Beaucoup plus modeste fut le mariage de Pedro Vazquez et Maria Blanco, qui eut lieu quelques mois plus tard dans l'église cathédrale de la vieille ville provinciale endormie.

- *Beaucoup de bonheur !* comme avait dit Maria.

Blanco.

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>